

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Don Antonio eut une lueur dans le regard qui, s'il l'eut surprise, aurait fait frissonner Forestier.

Et il se disait :

— C'est déjà beaucoup trop pour toi de savoir que je suis don Antonio de Villina.

Il reprit à haute voix :

— Eh bien, du moment que tu sais à quoi t'en tenir sur mon compte, comme moi sur le tien, nous allons, je crois, encore mieux nous entendre.

— C'est ce que je pensais. Donc, mon cher José, il y a un homme à assassiner ?

— Et un million à gagner, mon cher de Fabrège.

— Egorger un homme, c'est gros ; mais c'est gros aussi un million.

— Ne serait-il qu'en billets de la Banque de France.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme qui te gêne ?

— Mon ennemi.

— Bien sûr, sans cela tu ne lui en voudrais point, mais pour que tu veuilles t'en débarrasser, il y a autre chose ; tu as parlé d'une fortune, d'une grande fortune, dont j'aurais pour ma petite part un million. Existe-t-elle réellement, cette fortune ?

— Est-ce que je songerais à me débarrasser de mon ennemi si je n'avais pas à tirer profit de sa mort ?

— C'est juste. Et où est-elle, cette fortune ?

— En Espagne.

— Ah ! en Espagne ? fit Forestier.

Et il se disait en lui-même :

— C'est drôle ; c'était aussi pour une grande fortune en Espagne que je m'étais associé à Mme Prudence.

Alors, reprit-il à haute voix, ton ennemi est Espagnol ?

— Oui.

— Nous allons donc aller en Espagne pour lui faire son affaire.

— Non, car il est présentement à Paris.

— Ah ! bien j'aime mieux ça ; comment se nomme-t-il ?

— Il n'est pas utile que tu saches son nom ?

— Pourtant...

— Son nom n'a rien à voir dans l'affaire ; ce que je puis te dire, c'est qu'il demeure rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice.

— Au fait, c'est vrai, je n'ai pas besoin de savoir son nom ; mais il y a une chose que je voudrais bien comprendre.

— Laquelle ?

— Pourquoi faut-il tuer cet homme pour que cette grande fortune, qui est en Espagne, soit à toi ?

— Parce qu'elle est entre ses mains ; c'est un héritage dont il m'a frustré ; lui mort, je rentre en possession des biens dont le testament inique d'un oncle m'a dépouillé.

— Je commence à comprendre : ton ennemi est ton parent.

— Oui, mon cousin.

— Il n'a donc pas d'enfant, ton cousin ?

— Il n'a eu qu'une fille, elle est morte depuis longtemps.

— Et il n'existe pas d'autres héritiers que toi ?

— Je suis seul et unique héritier.

— Parfait ! dit Forestier.

Il y eut un silence et il reprit :

— Voyons, mon cher José, dis-moi donc pourquoi tu veux me charger d'une besogne que tu pourrais faire toi-même ?

Don Antonio haussa les épaules.

— Si je la faisais moi-même, je n'aurais pas un million à te donner.

— Ça, c'est vrai ; mais...

— Écoute donc, et tu comprendras : si je frappe mon ennemi, il peut me reconnaître, et s'il ne tombe pas sur le coup, s'il lui reste un souffle de vie et qu'il puisse prononcer quelques paroles, il nomme son assassin. Alors, en admettant que je puisse me soustraire aux recherches de la justice, je n'ai plus à penser à l'héritage, il est perdu pour moi ; on ne met pas un homme en possession des biens de celui qu'il a assassiné.

— Ça, José, c'est une raison, et une bonne.

— Parbleu !

Mais quand j'aurai fait le coup, me donneras-tu le million ?

— Est-ce que tu manques de confiance ?

— Non, mais tu pourrais oublier...

— Mon cher de Fabrège, je fais avec toi un marché et j'ai tout intérêt à en remplir les conditions. En vérité, tu viens de manifester une crainte ridicule, pour ne pas dire bête ; voyons, est-ce que je puis ne pas remplir mes engagements envers toi, quand tu peux me dénoncer, quand tu n'aurais qu'un mot à dire pour me perdre... Va, en attendant que je sois mis en possession de l'héritage, tu pourras dormir en toute sécurité sur tes deux oreilles.

— Tu as raison, mon cher José, et moi je ne suis qu'un imbécile.

— Non, tu n'es pas un imbécile ; mais tu as le tort d'avoir des craintes que rien ne justifie.

— Je ne les ai plus. Mais je me demande comment je vivrai en attendant que tu puisses me donner le million.

— Avant de quitter Paris je te laisserai une somme suffisante, ou mieux encore, si cela te sourit, je t'emmènerai avec moi en Espagne.

— Je te suivrai, mon cher José ; je te l'ai dit, je m'attache à toi.

— Oui, tu l'as dit, comme le lierre à la muraille.

Après être resté un moment pensif, Forestier reprit :

— Quand faudra-t-il faire le coup ?

— Le plus tôt possible.

— Mais il faut d'abord que je connaisse ton cousin et que je sache où le rencontrer.

— Le jour où tu le frapperas en plein cœur, avec un poignard que je te donnerai, je serai avec toi et je te le montrerai. Je sais que tous les mercredis il va dîner dans une maison de la rue Lapérouse : il revient à pied, très tard, en fumant tranquillement un cigare.

Nous choisirons le moment et l'endroit où tu devras bondir sur lui. Il faut qu'il tombe mort, sans pousser un cri, sous le coup vigoureusement bien porté. Tu lui enlèves vite sa montre, son portefeuille et son portemonnaie, et nous disparaissions.

Il faut qu'on croie que le meurtre a eu le vol pour mobile.

— Je comprends.

— Et le lendemain nous lisons dans les journaux qu'une attaque nocturne a eu lieu dans les Champs-Élysées, qu'un homme y a été assassiné et que l'on n'a aucun indice pour découvrir le coupable.

— Surtout ajouta don Antonio, que ta main ne tremble pas, et enfonce la lame jusqu'au manche.

Les yeux du misérable s'étaient remplis de sinistres lueurs.

Les deux associés, si bien dignes l'un de l'autre, échangèrent encore quelques paroles, puis se séparèrent.

— Un million, un million ! grommela Forestier : enfin, je l'aurai donc, moi aussi, la fortune !

XIV.—EXPLORATIONS

Pendant que se préparent à Paris de nouveaux événements dramatiques, transportons-nous sur les bords du Tarn, où se trouve le jeune ingénieur Lucien Delteil, momentanément exilé par Mme Villarceau.

La mission scientifique dont le jeune homme faisait partie se composait de quatre personnes.

M. Frémigny, inspecteur général et professeur à l'Ecole des Mines, connu par plusieurs ouvrages d'exploration en Europe et en Amérique, la dirigeait. Ses compagnons étaient de jeunes ingénieurs de grand avenir.

La mission avait traversé les montagnes d'Auvergne sans s'y arrêter. Des recherches antérieures ne laissaient presque rien à glaner dans cette région bien connue.

Des découvertes récentes ouvraient, au contraire, un vaste champ à de nouvelles recherches dans la vallée supérieure du Tarn, laquelle, depuis quelques années seulement, avait été signalée à la curiosité des savants et des artistes.

La mission s'était donc dirigée sur Mende, le triste chef-lieu de la Lozère, où un antiquaire lui donna des indications sur les gorges de la rivière qui font de ce coin perdu de la France un des plus merveilleux panoramas du globe.

Alors M. Frémigny et ses compagnons étaient entrés dans cette partie du département du Tarn limitrophe de celui de la Lozère. Ils furent d'abord émerveillés à la vue du torrent, roulant ses eaux lim-